
Les vietnamiens ont vaincus l'impérialisme

Charles DELTA

L'« impossible » s'est produit... L'« impossible », ce n'est pas la tenue à Paris, depuis un mois et demi, des conversations officielles entre Nord-Vietnamiens et Américains. C'est la victoire des Vietnamiens sur les Américains. Des « groupuscules gauchistes » la souhaitent et la prévoient depuis des années, en Europe et dans le tiers monde : la « folie » de leur analyse se traduit aujourd'hui pour tous dans la réalité parce qu'elle avait pris au sérieux dès le départ l'analyse des Vietnamiens eux-mêmes.

Longtemps, l'attention de l'étranger s'est portée sur les bombardements du Vietnam du Nord. C'était à la fois naturel et politiquement faux. Naturel, parce qu'il fallait — qu'il faut encore — exiger la fin des raids aériens lancés contre un pays, sans même qu'il y ait eu déclaration de guerre, raids aériens frappant villes et villages, convois militaires et usines, écoles et lieux de culte. Politiquement faux, car à trop insister sur ce fait, on risque d'oublier l'agression américaine contre le Sud, l'occupation d'un pays insurgé contre une dictature militaire forgée par les Etats-Unis.

De toute façon, la guerre contre le Nord a échoué lamentablement. Hanoi aide plus que jamais le Sud. Rien n'empêche une fusée russe ou une mitrailleuse chinoise débarquée à Haiphong de parvenir jusqu'au centre de Saïgon : une gigantesque « chaîne » humaine fait passer le tout, malgré les B-52, les bombes à billes et les produits défoliants. D'autre part, le Vietnam du Nord n'a pas arrêté la construction de son socialisme en dépit

de plus de cent missions aériennes lancées chaque jour contre son territoire depuis plus de trois ans. Les raisons de cette victoire ? Elles sont multiples : patriotisme virulent d'un petit peuple ne se laissant ni bercer par les « douceurs » d'une certaine coexistence pacifique, ni entraîner par le jusqu'au-boutisme d'autres de ses alliés ; utilisation maximale de traditions d'entraide renforcées par une structure socialiste permettant de mieux résister à l'épreuve ; solidarité avec le Sud, en vue de la victoire et de la réunification ; examen minutieux des points forts et faibles de l'adversaire ; usage efficace des divers types de D.C.A. fournis par les pays socialistes, etc.

Au Sud, le combat était beaucoup plus difficile à mener. Au Nord, lorsque l'aviation a effectué son raid, elle repart : le terrain appartient aux Vietnamiens. Au Sud, le bombardement est souvent l'annonce d'une offensive terrestre. Le Front de Libération a dû lutter contre 550.000 Américains (non comptés les - supports - des bases de Thaïlande, des Philippines, de Guam, et deux de la 7^e flotte), 50.000 mercenaires coréens, et une armée officiellement pro-américaine de plus de 700.000 hommes, mais dont en fait seules quelques unités se battent vraiment. Avec l'aide du Nord, il a vaincu parce qu'il était LA population en guerre contre un occupant étranger n'arrivant pas à trouver dans le pays de relais politiques pour son action. En d'autres termes, contre un occupant étranger de moins en moins aidé par des collaborateurs

locaux.

Un tissu de contradictions

Le Front et ses alliés du Nord n'ont jamais oublié cette affirmation de départ : personne ne peut vaincre un peuple décidé, si ce n'est en l'annihilant. Or, les Américains ne pouvaient, pour des raisons politiques, aller plus loin militairement au Vietnam, par exemple en usant de la force atomique. Ils ne pouvaient non plus décider de faire ouvertement de l'administration directe : logiquement, tout y poussait ; en fait, leur idéologie proclamée (liberté des peuples, autodétermination, etc.) les empêchait de passer du néo-colonialisme au colonialisme. La situation internationale et leurs propres contradictions ont donc privé les Américains de certains moyens d'action. C'est ainsi que leurs fan-toches de Saïgon leur étaient nécessaires, mais en même temps les ridiculisaient aux yeux de l'opinion vietnamienne et internationale.

Empêtrés également dans leurs hésitations stratégiques et tactiques, les Américains n'ont jamais pu réellement passer à l'offensive. Ils ont tenté l'expérience des grandes bases, mais ces arrières ne peuvent permettre de vaincre dans ce type de guerre populaire où, justement, il faut conquérir politiquement la population. De plus, les bases ne sont plus des sanctuaires depuis que les Vietnamiens



A.F.P.

possèdent des fusées de 13 km de portée. Il fallut donc sortir des bases, s'émietter dans les campagnes, sur les pitons, mais alors le Front et les Nord-Vietnamiens, dans une nature qu'ils connaissent à merveille, ont pu choisir leurs cibles, amener les Américains en des endroits déterminés par eux, les clouer au sol, les encercler, et leur infliger des pertes de plus en plus lourdes. Il est possible d'affirmer que, depuis presque un an, aucun déplacement de grandes unités américaines n'a été commandé par Saïgon, mais bien par « les faits », c'est-à-dire par la volonté du général Giap et des dirigeants révolutionnaires du Sud.

Le début du grand tournant remonte à octobre 1967. En quelques semaines, la situation devient critique pour les fameux « marines basés dans les provinces septentrionales du Vietnam du Sud. Les Américains démul-

tiplient alors leurs bases, s'exposant donc de plus en plus aux coups des Vietnamiens. Il faut alors faire remonter des unités des Hauts-Plateaux, puis des forces basées plus au Sud. Comme, pour des raisons politiques et financières, Johnson ne peut envoyer à Westmoreland autant de renforts qu'il en demande, celui-ci manque vite de troupes.

L'offensive du Têt

Le général ose cependant parler de sa victoire. Pendant qu'il intoxique Washington, le F.N.L. prépare une offensive qui demeurera sans aucun doute dans l'histoire comme l'un des chefs d'œuvre de l'action secrète à l'échelon de tout un peuple. Sans qu'aucun Américain, sans qu'aucun collaborateur ne le sache, des dizaines de milliers de partisans, noyés dans la population, préparent, pendant des mois, l'offensive du Têt. A la fin janvier, toutes les villes et toutes les bases sont attaquées à la même heure. L'élan ne s'est pas ralenti depuis. On assiste alors à ce qui paraissait impensable auparavant : l'aviation américaine délaisse les campagnes, désormais entièrement libérées, et se concentre sur des villes qu'on disait « amies », les détruisant tout d'un coup comme Ben-Tre, en un mois, comme Hué, ou par pans successifs, comme Saïgon. La preuve est faite ; la pacification des campagnes n'est plus qu'un souvenir ; le Front de Libération est présent politiquement et militairement dans le centre même de Saïgon. L'enchevêtrement des forces adverses est tel que l'aviation américaine vient de tuer, par fusée lancée d'un hélicoptère, l'état-major des forces de répression fantoche de la capitale...

Autre élément politique fondamentale : l'offensive du Têt a permis la mise en place de l'Alliance, mouvement soutenant le Front, mais distinct de lui, surtout implanté à Hué et à Saïgon, et plongeant soudain dans le bain de la lutte nationaliste des éléments intellectuels et bourgeois pour qui la guerre paraissait autrefois lointaine, campagnarde. Dès lors, l'assise sociale potentielle sur laquelle

les Américains pouvaient espérer établir leur pouvoir ou exercer leur influence, s'est encore rétrécie. L'ambassadeur Bunker et ses généraux sont plus étrangers que jamais au pays.

C'est dans ces conditions, à tous points de vue mauvaises pour les Américains, que les conversations entre Washington et Hanoï ont commencé à Paris. Les Nord-Vietnamiens ont bien des fois tendu la perche aux Américains. La dernière datait de janvier 1968 : si Johnson cessait sans condition d'attaquer la République démocratique, des pourparlers pourraient immédiatement se tenir. Washington refusa une fois de plus. Finalement, le 31 mars, Johnson déclarait qu'il arrêterait les attaques au nord du 19^e parallèle, concentrant donc ses raids aériens sur les provinces méridionales du Vietnam du Nord. Logiquement, Hanoï aurait dû répondre « non ». Décidant de prendre Johnson à son piège, Hanoï dit « oui ».

Bombardements et mitraillages

Selon certains, personne à Washington ne s'attendait à une réponse positive : les « éperviers » ne furent donc pas inquiets du discours présidentiel ; et Johnson, si Hanoï avait dit « non », aurait toujours pu affirmer une fois de plus : **« Ces gens ne sont pas de bonne volonté »**... Selon d'autres observateurs, Washington devait faire un geste : la guerre était perdue au Nord comme au Sud, le dollar était en crise, l'opinion américaine, se lassait de la guerre et de ses pertes de plus en plus lourdes ; le début de la campagne présidentielle obligeait Johnson, ou son dauphin, à se présenter comme le candidat de la paix et il devenait impossible politiquement d'envoyer des renforts au Vietnam.

L'important est qu'on se soit réuni... L'événement, d'envergure mondiale, a été écrasé dans l'intérêt de l'opinion publique par la « révolution française » d'abord, et aussi par ce qui semble à beaucoup être son piétinement. En fait, les discussions ne piétinent pas ; elles viennent seulement de

commencer, avec leur inévitable cortège de rappels historiques. Certains Américains sont exaspérés de voir les Vietnamiens leur rappeler des vérités premières sur les destructions, les mitraillages, les bombardements aveugles de la population civile : ils manquent simplement de pudeur...

M. Harriman réclame des Nord-Vietnamiens une reconnaissance explicite de leur aide au Sud. A la limite, M. Xuan Thuy, chef de la délégation de Hanoï, devrait déclarer : **« Eh bien oui, nos troupes ont agressé le Sud, ont occupé Hué ; nous sommes donc responsables des bombardements américains lancés sur l'ancienne capitale impé-**

riale ». M. Harriman ne s'en tient pas là : il assure être prêt à discuter d'autres questions en même temps que de l'arrêt des raids contre le Nord. Il ne ferme donc pas la porte, mais pose des conditions à son franchissement par Hanoï

Arrêter les raids aériens

M. Xuan Thuy s'en tient à une position déjà bien connue avant les pourparlers : Washington doit arrêter sans conditions ses attaques contre la République démocratique, après quoi il sera possible d'aborder d'autres problèmes. Hanoï ne cache plus depuis deux semaines son désir de parler de l'ensemble de la question vietnamienne. Le rôle du F.N.L. du Sud n'en est pas dévalorisé pour autant : le Front demeure le représentant authentique de la population du Sud, c'est lui, avec les forces réellement patriotiques, qui devra prendre en main le destin du Sud, en attendant la réunification du pays.

A entendre les deux chefs de délégation répéter à chaque séance, avec de subtiles nuances, les mêmes arguments, on pourrait croire que les conversations n'aboutiront à rien. En fait, il faut noter que l'atmosphère des



M.XUAN-THUY

Agip

discussions est bonne et détendue, élément « subjectif » certes, mais qui indique une volonté des deux parties de ne pas rompre. D'autre part, rien n'indique que la délégation américaine ait une politique sérieusement définie, reflétant en cela les hésitations et les contradictions internes de Washington. Si les Nord-Vietnamiens savent où ils vont, et semblent avoir prévu toutes les éventualités, les Américains, eux, l'ignorent. Ils dépendent de l'évolution de la campagne électorale, au cours de laquelle, talonné par le libéral McCarthy, Humphrey, c'est-à-dire Johnson, pourrait soudain vouloir apparaître comme « l'homme qui a fait la paix au Vietnam ». Ce qui signifie que, soudain, la Maison Blanche pourrait modifier son attitude. Mais quand ? Et dans quelle mesure ? Il est en tout cas certain que le vrai progrès de la négociation passe par l'arrêt des attaques contre le Vietnam du Nord.

Les Américains dépendent aussi de l'évolution de la situation à Saigon même, un Saigon sans gouvernement sillonné par les commandos du Front, chaque nuit attaqué à la roquette, et que les énormes forces du « monde libre » sont rigoureusement inca-

pables de contrôler. Un Saïgon en fait gouverné par le Front et ses amis de l'Alliance, et dans laquelle de petits noyaux d'une bourgeoisie écartelée hésitent encore, entre deux pluies de roquettes et les répliques des hélicoptères armés américains.

Les Vietnamiens ont donc gagné la guerre et personne n'est capable, même pas les intéressés, de dire combien de temps les manœuvres de retardement américaines dureront encore. Il est en tout cas certain que les pressions politiques sur Washington en vue d'un arrêt des raids contre le Nord ne doivent pas cesser. Il faut d'autre part noter que Hanoï a mené sa guerre selon ses propres conceptions, a décidé librement de négocier, au moment choisi par ses dirigeants, c'est-à-dire plus tard que Moscou ne l'aurait voulu, et peut-être plus tôt que ne l'aurait désiré Pékin. La preuve est donnée

d'une lutte victorieuse contre l'impérialisme, lutte menée au nom de l'indépendance et du socialisme — du socialisme et non du nationalisme étroit et chauvin. Les Vietnamiens sortent de vingt-cinq ans de guerre contre le colonialisme français et l'impérialisme américain sans qu'on décèle en eux une trace de xénophobie et de racisme. Exemple immédiatement compris par le P.S.U. et ses amis, alors que la politique gaulliste, si ambiguë, soutient officiellement Hanoï tout en prêchant un nationalisme délirant et en recueillant les suffrages du poujadisme et du grand capitalisme.

Charles DELTA